

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 24

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications

S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Un grand Bailli en 1790

Au temps où le beau pays de Vaud appartenait encore aux Bernois par suite de la conquête du XVI^e siècle, la petite ville de Moudon était le siège d'un grand bailli. Celui-ci était toujours un membre du patriciat bernois. Au début de la Révolution française, une communication diplomatique avait été faite au gouvernement de la puissante république et canton de Berne. Louis XVI, roi de France, avait fait savoir aux Bernois, par son ambassadeur à Soleure, que son frère, le comte d'Artois passerait prochainement par le pays de Vaud, soumis au gouvernement de Leurs Excellences. Les Seigneurs de Berne s'étaient empressés d'en donner avis à tous les baillis leur prescrivant en même temps les honneurs à rendre à Son Altesse Royale, le frère du Roi, dès l'instant où il arriverait sur les terres de Berne. Les choses en étaient-là quand un beau jour arrivant près de la petite ville de Moudon, lancés au grand galop de leurs chevaux, les équipages de Son Altesse de France. Comme la rue principale de la ville était alors encombrée de charriots chargés lourdement, les carrosses du prince se heurtèrent à ces charriots. Il en résulta des coups de fouet administrés par les cochers de Son Altesse, sur les paysans voituriers. Ceux-ci, qui ne se doutaient nullement de la présence du comte d'Artois ripostèrent vigoureusement. Il y eut une terrible bagarre, un pêle-mêle de voituriers, de chevaux, de charriots, de cochers. Comme la bataille menaçait de de-

venir sérieuse, le comte d'Artois, épouvanté de tout ce vacarme, s'élança hors de son carrosse et demanda à la première personne qui s'offrit à lui s'il n'y avait donc pas d'autorité de police dans cette bourgade.

— Pardon, Monsieur, voilà la maison de Monseigneur le grand bailli, telle fut la réponse. Aussitôt le prince se dirigea en courant à l'hôtel indiqué, franchit l'escalier, entra dans le premier appartement qu'il rencontra et tout à coup se trouva en face de Monseigneur le grand bailli de Moudon. Sans décliner ses noms et ses qualités, le prince exposa ce qui était arrivé et réclama l'intervention baillivale pour faire cesser la bagarre.

Le bailli, déjà irrité de la brusque entrée du prince, se promenait gravement dans sa chambre posant ses questions et discutant le fait. Le comte d'Artois, pour se conformer à son interlocuteur marchait à ses côtés, racontant, répondant, faisant de son mieux pour contenter le puissant magistrat. Blessé de cette familiarité, le bailli, s'arrêta tout à coup et dans le sentiment de sa dignité bernoise blessée lui dit avec cet accent français sentant le tudesque.

— Monsieur, che fous drouve pient imberbinant d'osser ainsi fous bromener de bair à compagnon avec le Seigneur pailli de Moudon! Mettez-vous dans ce goin, tenez-vous debout, et dites ce que vous avez encore à dire.

Le prince obéit, occupa le coin qui lui était désigné; mais au moment où il venait de s'exécuter ainsi, arrive un de ses chevaliers d'honneur qui, ayant découvert la

retraite du prince, venait annoncer à Son Altesse royale que la route était libre. Ces mots de Altesse royale furent un coup de foudre pour le bailli de Moudon, mais il ne perdit pas contenance pour autant.

— Est-ce que bent-être ch'aurais l'honneur de barler à S. A. R. Monseigneur le comte d'Artois?

— A lui-même, répondit le prince.

— Oh! alors, Monseigneur, poursuivit le bailli, et trouvant le prince de sa taille, et faisant à la main le geste voulu, « bromenez-vous, bromenez-vous avec moi! »

La tradition ne rapporte pas quel fut le résultat de cette invitation, mais cette histoire du bailli de Moudon nous donne une parfaite idée de la raideur des formes, de la haute estime de leur personne et de leur autorité, de l'étiquette de ces gens de l'aristocratie bernoise qu'on appelait les grands-baillis sous le régime desquels le Jura dut courber l'échine de 1815 à 1830.

A. D.

LA MALICE DE L'ONCLE PLACIDE

(Suite et fin)

Toutefois, peureux d'avoir laissé échapper l'occasion de posséder la superbe propriété convoitée dès l'enfance, Félix Carteret revint le surlendemain, afin d'offrir à l'oncle Placide une rente un peu plus élevée. Il eut l'immense contrariété d'apprendre qu'il était trop tard.

décidé à prendre un secrétaire; et puisque Luc ne veut pas le seconder.... j'ai pensé que vous nous aimiez peut-être assez pour nous sacrifier votre carrière, et venir prendre parmi nous la place dont mon frère n'a pas voulu.

L'officier fut tellement interdit à cette offre inattendue, qu'il resta sans parole. Des sentiments contraires s'agitaient en lui, le laissant perplexe.

La vie près de M. de Verneuil... ce serait le contact journalier avec Chantal, sans doute: le retour à cette charmante intimité qui avait ensoleillé son enfance! Cette pensée faisait bondir de joie son cœur, l'inclinait à accepter sans plus de réflexion.

Mais c'était aussi la vie dépendante! et ici sa fierté s'insurgeait.

En brisant son épée, il sabrait du même coup les ailes de son rêve: Travailler, se distinguer sur un champ de bataille, avancer en grade, devenir par là l'égal de Chantal pour acquérir enfin le droit de lui avouer son profond amour; tel était son but et son

Feuilleton du *Pays du dimanche* 22

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Ainsi rappelé à lui-même et à ce milieu de fêtes dont il était si loin par la pensée, il eut un sourire confus.

— Une distraction inexcusable! expliqua-t-il. Votre présence la met en fuite comme la lumière chasse l'ombre; désormais je suis pour vous tout yeux et tout oreilles.

Elle sourit:

— Vous ne pensez cependant pas que je doive vous prier de me faire danser toute la soirée pour vous empêcher de retomber dans cette faute?

— Espérer un tel bonheur serait d'autant plus indiscret que rien ne m'y autorise! répondit-il gravement.

Et lui offrant le bras:

— Je me propose toutefois d'employer le temps de mon mieux pendant les deux valses que vous m'avez promises, ajouta-t-il souriant.

— De quelle façon?...

— En écoutant tout d'abord la causerie sérieuse que vous m'avez annoncée.

Et ensuite?

— En vous affirmant à l'avance que, quelle que soit l'épreuve à laquelle vous comptez soumettre mon affection, je serai trop heureux de la subir. Ai-je besoin de vous assurer que ma vie vous appartient, Chantal?... acheva-t-il d'une voix chaude et pénétrante.

La jeune fille posa un instant sur lui son regard lumineux.

— Je n'en doute pas et je vous en remercie! dit-elle. Cependant, si c'était pour moi, j'hésiterais à vous demander un pareil sacrifice. Mais c'est pour mon père, Gauthier... Comme moi, sans doute, vous avez pu remarquer combien il semble fatigué depuis quelques mois. Il travaille trop, je l'ai enfin

En effet, M. Morissot avait reçu antérieurement de magnifiques propositions dont, par délicatesse, il s'était abstenu de parler l'avant-veille à ses neveux, et la vente à fonds perdu, qui dépoillait définitivement ceux-ci, était conclue depuis le matin même. Félix s'en alla, furieux, jurant qu'il ne remettrait plus les pieds chez son oncle sans même écouter ce dernier qui, la voix lamentable et une singulière petite flamme aux coins de ses yeux gris, lui certifiait qu'il était désolé, désolé...

Félix Carteret tint parole. On ne le vit plus dans la maison où M. Morissot demeurait livré aux bougonnantes sollicitudes d'Ursule. L'anniversaire de l'oncle Placide tombait quelques semaines plus tard, et le neveu attentionné de naguère ne manquait jamais de célébrer cette date mémorable par quelque cadeau habilement choisi.

Cette fois rien ne vint, ni neveu, ni cadeau, et les demoiselles Lamotte elles-mêmes s'abstinrent de paraître chez un parent qui avait indignement déçu leurs plus légitimes espérances.

— Là ! qu'est-ce que je vous disais ? grommelait Ursule. C'était à vos écus qu'on en voulait !

L'oncle Placide ne répondit rien. Il n'était pas fier, le pauvre oncle Placide, et désespérait d'avoir quelqu'un à embrasser ce jour-là, lorsque la jolie Marthe arriva, toute rose de son audace, et fort essoufflée du poids d'un énorme bouquet. Le cousin Jean la suivait de près, et fut accueilli comme elle par un sourire ému de l'oncle Placide.

— Voyons, mes enfants, fit-il, incapable de réfréner plus longtemps la question qui lui brûlait les lèvres, me direz-vous pourquoi vous oubliez régulièrement de me souhaiter ma fête autrefois, tandis que vous êtes aujourd'hui les premiers, pardon ! les seuls à vous montrer ici ?

De rose qu'elle était, Marthe devint d'un pourpre intense :

— Mais, mon oncle, balbutia-t-elle, c'est parce que... maintenant... vous ne risquez plus de vous méprendre sur nos intentions...

L'oncle Placide n'insista point : il avait compris. Et le soir, avant de s'aller coucher, il déclara à Ursule rayonnante, car la vieille fille adorait la gentille Marthe, que c'est joliment doux d'être aimé pour soi-même !

* * *

M. Morissot était curieux par nature, et

plus ardent désir !... Ce matin encore, à l'annonce de la « guerre avec la Chine », il avait été sur le point de demander à son général la faveur de faire partie du corps expéditionnaire. Il y pensait sérieusement. N'était-ce pas l'occasion tant désirée de réaliser son rêve d'avancement.

Tandis qu'il aura beau être traité avec une affectueuse estime par M. de Verneuil et sa famille, il ne sera toujours, en réalité, qu'un subalterne, un salarié ! Alors qu'il vivra près de Chantal, une barrière infranchissable le séparera d'elle, se mettra entre lui et elle pour toujours ! Il ne peut se résoudre à prononcer le mot qu'on attend de lui, une sueur froide perle sur ses tempes, son regard se trouble, il se sent défaillir.

Chantal, anxieuse, attend l'issue du combat intime qu'elle soupçonne, sans se douter toutefois qu'elle seule est en cause dans l'indécision du jeune homme. Et très doucement elle interroge :

— Me suis-je trompée, Gauthier, ce sacrifice est-il au-dessus de vos forces ?... Ne me répondez pas immédiatement, un changement de vie si différent demande réflexion, je le comprends. Quelle que soit votre dé-

voyant que Marthe Gontaud qui lui rendait souvent visite à présent, ne paraissait guère sans être suivie à quelques minutes près par le cousin Jean, il interrogea de nouveau, un ou deux mois après :

— Dites-moi, mes petits, vous ne semblez pas vous déplaire ensemble. Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas ?

Les deux cousins se regardèrent avec détresse et perdirent contenance. Puis, Marthe, la plus brave des deux, répondit avec une résignation désespérée :

— Parce que nous sommes trop pauvres, oncle Placide.

— Bah ! bah ! répliqua l'oncle Placide, qui détourna la tête pour ne pas laisser voir la petite larme qui montait à ses yeux pénétrants, vous êtes riches de jeunesse et d'espérance ! En attendant, venez voir souvent votre vieil oncle, qui, malheureusement, n'a que son affection à donner.

Les deux jeunes gens remercièrent avec effusion, mais ne purent longtemps jouir de cette invitation cordiale. Un matin, en effet, l'oncle Placide qui était de complexion sanguine fut trouvé mort dans son lit. Il avait succombé à une apoplexie foudroyante ; Marthe et Jean profondément affligés, pleurèrent de toute leur âme l'excellent homme auquel ils avaient pu témoigner sur la fin de ses jours une tendresse désintéressée. Mais une surprise attendait les neveux du défunt. En effet, à l'issue des obsèques, le notaire de feu M. Morissot annonça qu'il avait à donner lecture d'un testament déposé en son étude. Félix Carteret et les sœurs Lamotte dressèrent l'oreille avec une inquiétude obscure. Pourquoi avait-il fait un testament, l'oncle qui n'avait rien à laisser ?

Leur incertitude fut de courte durée. De sa voix la mieux timbrée, le notaire nuançait un ironique document par lequel M. Morissot apprenait à ses neveux que, jaloux de ne disposer qu'en faveur des plus dignes de la fortune laborieusement acquise, il s'était livré à une instructive expérience, qu'il ne faisait aucune difficulté d'avouer en sa narquoise confession posthume. Rien n'était vrai de ce qu'il avait conté naguère à ses héritiers trop confiants, ni les spéculations désastreuses, ni la vente de la propriété, qu'il léguait avec tout le reste de ses biens à Marthe et à Jean, les seuls qui eussent tenu, selon la noble expression d'un grand seigneur d'autrefois, à être les courtisans du malheur, legs faits à la condition expresse que

cision, du reste, soyez certain que nous ne vous en estimerons pas moins.

Le jeune homme s'était repris, dominant son trouble il répliqua avec calme.

— Je n'ai pas besoin de réflexion pour vous assurer de nouveau que je vous appartiens tout entier ! Je serai trop heureux, croyez-le, si je puis à la fois vous être agréable et être agréable à M. de Verneuil. Je suis prêt à prendre les dispositions nécessaires pour cela.

Elle le remercia d'un regard ému, et avec un sourire :

— Je vais danser plus légèrement ! dit-elle en se laissant enlacer par le jeune officier pour la valse qui commençait.

Mon père vous parlera lui-même, Gauthier, ne faites aucune démarche avant de vous être entendu avec lui, poursuivit-elle. J'ai seulement voulu vous prévenir et voir ce que vous en pensiez... Mais bien que votre acceptation comble nos vœux, réfléchissez bien avant de répondre. Je ne voudrais pas que vous agissiez dans un élan de dévouement pour vous exposer à des regrets tardifs.

— J'aime M. de Verneuil comme un père.

les deux amoureux hier trop pauvres se mariaient sans retard.

— Voyez-vous ça ! ne put se tenir de crier Félix exaspéré. Oh ! cet oncle Placide en avait-il de la malice !

Les demoiselles Lamotte avaient failli se trouver mal, et elles eurent grand-peine à effectuer une retraite pleine de dignité. Marthe et Jean ne disaient rien, eux ; ils se regardaient, ivres de joie, et là où il était, l'oncle Placide dut certainement sourire avec une malice attendrie à ce joli bonheur.

Paul JUNKA.



La fenaison

va commencer dans nos contrées : déjà quelques prés ont été tondus, mais en général ce n'est guère qu'après la foire de juin qu'on s'y met sérieusement.

Pour faire du bon foin, substantiel, d'une saveur agréable et d'une mastication plus facile, afin d'être mieux digéré, il importe de faucher à point l'herbe qui doit le produire ; ce point, généralement trop inconnu dans nos villages, nous est naturellement indiqué par la physiologie végétale, et voici comment : dans les végétaux herbacés, la nature ne s'occupe de multiplier les plantes que lorsqu'elles ont acquis tout leur développement normal. C'est quand elles sont dans toute leur force de végétation et qu'elles n'ont plus à croître que les fleurs s'épanouissent. Les organes de la multiplication alors se développent, se mettent en contact, et la fécondation s'opère, pour la conservation et la multiplication des espèces. A partir de ce moment, le principal but de la nature est la formation de la graine, de l'œuf qui doit produire le nouvel individu : Tout est sacrifié pour cette fin dans la plante. Celle-ci qui s'épuise pour nourrir et former la graine s'amointrit, se durcit, emprunte peu ou point d'éléments de nutrition à l'atmosphère, et perd naturellement de ses principes alimentaires comme fourrage, au bénéfice de cette graine. Enfin, lorsque celle-ci est arrivée à son état de maturité, le brin d'herbe qui l'a fournie n'est plus qu'un brin de paille plus ou moins ligneux ; les feuilles sont desséchées, blanchies ou jaunies, elles sont non seulement alors re-

N'est-ce pas à ses bienfaits que je dois tout ce que je suis ? Rien ne me coûtera pour lui prouver mon affection !

— Et mon père vous aime aussi comme un fils, affirma Chantal, il voudrait tant que Luc vous ressemblât !

Luc !... ce nom résonna à l'oreille de Gauthier comme le son d'une cloche d'alarme. Que signifiait donc l'angoisse inexprimable que lui causait si subitement le nom seul de l'ami qu'il chérissait comme un frère ?

Etait-ce un avertissement mystérieux qu'il touchait à une heure grave de sa destinée et que le fils du banquier jouerait pour lui un rôle néfaste ?... Enigme !

Mais que ce fût un pressentiment, ou qu'il fût simplement le jouet de son imagination, la vue de cette fête splendide avec ses flots de lumières, sa musique, cette foule joyeuse, ses parfums troublants, lui causait une impression de tristesse que ne parvenait pas même à dissiper le charme que Chantal que, pour la seconde fois de la soirée, il avait le plaisir de faire bostonner.

— J'ouvre le cotillon avec mon cousin Guy, lui dit-elle gentiment, mais je vous